

quelquefois étaient intenses et duraient pendant plusieurs heures, mais ne paraissaient pas exercer d'influence persistante sur la santé générale. Elles revenaient à des intervalles indéterminés de deux à sept mois, et, bien qu'elles fussent en apparence provoquées quelquefois par une brusque frayeur, souvent elles se produisaient indépendamment de toute cause déterminante appréciable. Outre les attaques, l'enfant présentait quelques bizarreries d'esprit qui excitaient les craintes de la famille, et d'autant mieux que plus elle grandissait, plus elles devenaient manifestes.

Quand je la vis, c'était une enfant élancée, aux cheveux blonds et aux yeux bleus, dont la physionomie avait une expression agréable. Elle marchait gauchement pourtant, avec la tête très penchée en avant, et, quand elle se tenait debout, elle exécutait avec ses mains un mouvement machinal presque incessant de haut en bas sur la partie antérieure de sa robe; ou lui imprimait en tous sens des mouvements qui ne différaient de ceux d'un enfant atteint de chorée qu'en ce qu'ils étaient moins violents. Elle paraissait assez intelligente et ne manquait même pas d'une certaine finesse précoce; mais elle se mit une ou deux fois à rire sans raison et, sur mon refus de lui abandonner un jouet avec lequel elle s'était amusée, elle me frappa tout aussitôt.

Elle était réellement, pour les connaissances, en retard sur les autres enfants, mais, en raison de son état, n'avait jamais été enseignée. Suivant ses parents, elle comprenait rapidement quand on pouvait l'amener à faire attention, mais elle ne pouvait s'appliquer à quoi que ce fût pendant plus de quelques minutes; suivant eux, elle montrait un grand goût pour la musique et, bien qu'elle ne sût pas écrire, un de ses amusements favoris était de griffonner sur le papier en imitation de l'écriture de ses sœurs aînées.

Comme caractère, on la disait ou un ange ou un démon; bien qu'aimant ses sœurs, elle les frappait sur la plus légère provocation, et elle avait par instants des accès d'une fureur indomptable.

Le conseil que je donnai sur la manière de gouverner cette enfant fut semblable à celui que je vous ai déjà fait connaître. On le suivit en partie, et il en résulta quelque amélioration; mais je ne sus pas quel fut le résultat final. Mon but, en relatant ce fait, a été d'ajouter à ceux que je vous ai déjà cités un exemple nouveau des caractères particuliers que revêtent, dans l'enfance, les troubles mentaux, et des différences qui les séparent de la simple idiotie ou de la faiblesse d'intelligence. Plus tôt se montrent les symptômes, plus leur forme est accusée, plus grande est leur influence sur les facultés intellectuelles, et plus considérable est l'obstacle qu'ils apportent à l'éducation de l'enfant, qui peut avec le temps descendre à un degré d'intelligence aussi bas que celui de l'idiot le plus incurable.

Idiotie. — *L'idiotie* est incontestablement de beaucoup plus fréquente dans l'enfance que les troubles de l'intelligence qui ont jusqu'à présent occupé notre attention. — Le mot idiotie est pourtant une expression très large comprenant des états qui diffèrent remarquablement les uns des autres, quant à la nature et au degré, et qui de plus est souvent appliquée à des cas où il y a simplement retard dans le développement des facultés intellectuelles.

Les *enfants arriérés* constituent une variété dont il n'est en aucune façon rare de rencontrer des exemples. Leur développement physique s'accomplit en général lentement, et il en est de même du développement intellectuel. La dentition se fait tard, ils marchent et parlent tard, sont longtemps avant de savoir s'habiller et faire seuls leur toilette, ont en général la perception lente et ne dépouillent les habitudes de la première enfance qu'à une époque avancée de la seconde. Quand arrive le temps de l'instruction réelle, la lenteur de leurs progrès lasse la patience de chacun, et, dans les écoles, toute tentative pour instruire de tels enfants est à la fin abandonnée en désespoir de cause; il n'est, dès lors, pas étonnant que ceux-ci, grandissant dans une ignorance absolue, passent pour des idiots. Si bornés que soient ces enfants, et ils doivent nécessairement le devenir davantage si on les laisse sans aucune instruction arriver à l'âge adulte, il y a cependant entre eux et les vrais idiots une différence dont je ne puis donner une meilleure idée qu'en citant les paroles de M. Seguin (1), qui a écrit et travaillé sur ce sujet avec tant de succès :

L'idiot, dit-il, même au degré le plus léger de l'affection, présente un arrêt de développement à la fois physique et intellectuel; l'enfant arriéré ne reste pas stationnaire, mais son développement marche plus lentement que chez les autres enfants du même âge: il est en arrière d'eux sous tous les rapports, et ce retard augmentant tous les jours finit par établir entre lui et ces enfants une distance énorme qui, par le fait, ne disparaît jamais.

Il n'est pas rare que ce retard des enfants, même dans ses degrés les moins accusés, alarme la sollicitude des parents. Je l'ai observé chez des sujets qui avaient été mal nourris pendant la première enfance, ou affaiblis par quelque maladie sérieuse et prolongée, fût-elle même exempte de toute affection cérébrale; mais je l'ai également observé dans des cas qui ne relevaient d'aucune cause semblable. De quelque façon que se soient produites les choses, la donnée sur laquelle vous devez vous appuyer pour dire qu'il ne s'agit pas d'un cas d'idiotie est la suivante: S'il est vrai qu'un enfant âgé de quatre ans puisse ne pas paraître, au point de vue intellectuel, supérieur à la plupart des enfants de deux ans; toutefois, ses

(1) *Traité moral (etc.) des Idiots*, p. 72. Paris, 1846.

manières, ses habitudes, son intelligence, répondent à ce qu'on peut attendre de l'enfant de deux ans; il est moins brillant, peut-être, moins enjoué, mais ne présente rien, s'il était seulement un peu plus jeune, qui pût éveiller vos craintes.

Il est bon, lorsqu'un enfant est arriéré d'une manière peu habituelle, de s'assurer de l'état de l'ouïe et de celui de la parole; car j'ai vu méconnaître, pendant longtemps, la surdité, et rapporter à tort à un manque d'intelligence la pesanteur de l'enfant et l'impossibilité où il était de parler; j'ai aussi vu la simple difficulté de l'articulation des mots, dépendant en partie d'une conformation vicieuse de la bouche, conduire à une semblable méprise. Dans ces deux circonstances, l'impossibilité complète d'entretenir des relations avec d'autres enfants, ou la grande difficulté pour y parvenir, avaient jeté une ombre sur l'intelligence, et les pauvres petits étaient sombres, soupçonneux, sans jeunesse. Une maladie sérieuse produit souvent un pareil effet, alors même que le temps de la première enfance est passé. L'enfant pendant des mois cessera de marcher, ou aura désappris à parler, s'il ne jouissait de ces facultés que depuis peu de temps; ou bien il restera borné et incapable d'aucun effort mental, pendant des semaines ou des mois, et alors l'intelligence commencera de nouveau à se développer, bien que lentement, assez lentement peut-être pour ne jamais regagner complètement le terrain perdu.

Dans l'idiotie (1) on trouve bien plus que ceci, bien plus même que l'arrêt de l'intelligence à une période quelconque. L'idiot de huit ans ne répond pas, quant au développement intellectuel, à l'enfant de six, de quatre ou de deux ans; son intelligence n'est pas seulement amoindrie, elle est déformée, et la faiblesse de la volonté est souvent aussi remarquable que le défaut même de la faculté de comprendre. Ce sujet suscite de nombreuses questions dont aucune ne peut recevoir de moi une réponse à peu près satisfaisante, et pour beaucoup desquelles je ne tenterai même pas une explication quelconque. Les causes de l'idiotie, l'influence que leur connaissance peut exercer sur le pronostic, le rapport de cette affection avec l'épilepsie et la paralysie, et l'importance des modifications que leur existence peut faire subir à notre manière de voir, sont quelques-unes, seulement, des nombreuses et importantes questions que je dois me borner, ne pouvant faire mieux, à vous signaler comme demandant à être élucidées.

La seule tentative systématique pour réunir et classer les informations

(1) Il est presque inutile de faire observer que l'idiotie dont il s'agit ici est différente de cette variété spéciale, endémique dans certaines localités, qui, sous le nom de crétinisme, a attiré à un si haut degré, et depuis longues années, l'attention des observateurs, et a servi de sujet à divers rapports dus aux gouvernements sarde, autrichien et suisse.

relatives à l'idiotie qui soit jusqu'à ce jour parvenue à ma connaissance est celle qui a été faite par le D^r Howe, de Boston, par ordre de la législature du Massachussets (1). Quelle que soit la valeur de pareilles recherches à beaucoup de points de vue, leurs résultats ne peuvent conduire à la vérité que d'une manière approximative. Ainsi le D^r Howe (2) établit comme le résultat de ses recherches que dans 420 cas sur 574 l'idiotie était congénitale; mais ces nombres, admis comme absolument exacts, conduiraient, j'en suis sûr, à coter beaucoup trop haut la fréquence de l'idiotie congénitale: et on admet, en effet, qu'on a classé comme congénitaux tous les cas dans lesquels l'affection datait de la première enfance, ou du début de la seconde.

Il est absolument certain qu'un très grand nombre des cas d'idiotie datent de la première enfance.

Mais la signification d'incurabilité qui s'attache à la maladie congénitale fait qu'il est très désirable de ne pas admettre celle-ci d'une manière trop précipitée, et, bien que mon opinion soit fondée sur un nombre de faits relativement peu considérable, je dois cependant formuler ma conviction bien arrêtée que les exemples d'idiotie réellement congénitale forment positivement la minorité des cas de cette maladie.

La preuve évidente du caractère réellement congénital d'un cas d'idiotie n'est en aucune façon une raison suffisante pour le regarder comme absolument sans espoir, au moins en tant qu'il s'agit d'obtenir une très considérable amélioration de l'état de l'enfant; et aucun de ceux qui ont vu les enfants que l'on montrait il y a quelques années à Londres comme des Aztecs ne peut désespérer de la possibilité d'apprendre beaucoup de choses, même à ceux dont la conformation cérébrale est le plus imparfaite. Les renseignements que l'on obtient le plus communément, en interrogeant soigneusement les parents des enfants idiots, sont les suivants: la santé a été bonne jusqu'à une certaine époque, qui tombe généralement dans le courant de la première année; alors sont survenues plusieurs ou peut-être une succession de convulsions, se reproduisant à certains intervalles pendant un, deux ou trois ans, ou bien même devenant habituelles; depuis cette date le développement intellectuel a été en retard sous tous les rapports, arrêté complètement sous certains, et les signes de l'idiotie sont depuis devenus chaque année plus marqués. La cessation de ces attaques, lors même qu'elles ont été très fréquentes, ne semble nullement, en général, donner lieu à une amélioration dans l'état de l'enfant; et, d'après ce que je sais, les idiots épileptiques, même lorsque les attaques remontent à une époque de la vie voisine de la naissance,

(1) Rapport fait à la législature du Massachussets sur l'Idiotie, par J. G. Howe, in-8°. Boston, 1848.

(2) Voyez pages 57 et 75 du Rapport.

ne sont nullement ceux dont les facultés intellectuelles sont toujours le plus bas. Ce n'est pourtant là qu'un des modes de production de l'idiotie; dans d'autres circonstances on ne peut saisir dans l'historique de la maladie aucun point qui marque le début de cette affection; mais, pendant que le corps se développait, l'intelligence restait stationnaire, jusqu'à ce que la triste conviction que l'enfant était un idiot s'imposât à son entourage; dans d'autres cas, quelque maladie cérébrale sérieuse qui mit la vie en danger, vers l'âge de deux, trois, quatre ans au plus tard, laissa l'intelligence pour toujours obscurcie et affaiblie.

Même dans la plus tendre enfance, l'idiot présente habituellement quelque particularité qui le signale comme différant des bébés de son âge. Il ne peut soutenir sa tête, qui roule d'un côté à l'autre, sans qu'il fasse presque aucun effort pour s'y opposer; et ceci éveille la sollicitude maternelle, souvent longtemps avant qu'aucune autre circonstance soit venue exciter son appréhension. Ensuite, on s'aperçoit que l'enfant ne fait pas attention, que son œil ne répond pas à celui de sa mère avec le tendre regard d'intelligence, accompagné d'un sourire heureux, par lequel un petit enfant, même à trois mois, fait fête à sa mère. On découvre, alors, qu'il n'a pas la pensée de saisir les objets, bien que ce soit habituellement le premier acte qu'accomplisse un baby. Quand sa nourrice le balance dans ses bras, ses membres ne paraissent avoir aucun élan, et si un sourire sans expression, étrange, s'ébauche quelquefois sur sa physionomie, jamais il ne fait entendre ce rire éclatant de l'enfance qu'accompagne le joyeux épanouissement d'une gaieté irrésistible. Le temps passe et l'enfant n'éprouve aucune satisfaction à être placé debout, à sentir ses pieds, comme disent les nourrices; si on le met à terre, il est probable qu'il pleurera, mais ne fera aucune tentative pour se retourner ou pour ramper de tous côtés, comme font les autres enfants. Si l'enfant apprend à se tenir debout et à marcher, ce n'est que tard, et encore il s'y tient gauchement et marche avec difficulté; il n'est pas rare d'ailleurs que la force musculaire des muscles adducteurs de la cuisse prédomine à ce point que les jambes se croisent aussitôt que l'enfant prend la position debout, infirmité qui peut continuer pendant des années. Les dents percent tard, apparaissent irrégulièrement et en dehors de l'ordre normal. Il n'est pas rare de voir les incisives se carier avant que les molaires aient apparu, tandis que la sécrétion excessive des glandes salivaires et l'écoulement constant de la salive hors de la bouche constituent un symptôme très fréquent et très répugnant chez beaucoup d'enfants idiots.

Le désordre du travail de la dentition est souvent un des premiers indices du trouble du développement physique dont nous constatons l'existence chez les idiots. Les mâchoires ne se développent pas suffisamment à mesure que les dents apparaissent et, généralement, on constate en ces

cas une voûte palatine surélevée, des mâchoires étroites et des dents amoncelées en désordre. La croissance, en général, s'accomplit lentement, et en dépit de l'aspect de vieillesse anticipée que présente souvent la physionomie de l'idiot; si nous jugions d'après la hauteur et le développement de sa conformation générale, nous croirions qu'il est de quelques années plus jeune que son âge réel (1). De même que l'idiot est en retard pour appliquer son attention, saisir les objets avec la main, se tenir debout ou marcher, de même il est lent à apprendre à parler. Souvent il n'apprend que quelques mots et encore avec difficulté, emploie souvent le même pour exprimer différentes idées, et en général les prononce d'une manière non distincte, souvent même d'une manière assez imparfaite pour être inintelligible.

Il est une classe d'idiots qui ne font aucun progrès, qui restent toute leur vie au-dessous du niveau de la brute; mais la majorité, plus ou moins péniblement, font les progrès que j'ai signalés; et pourtant, à mesure que les années se succèdent, les traits caractéristiques de leur idiotie deviennent de plus en plus apparents. Quelqu'une des facultés mentales paraît souvent en partie exempte de l'obtusion du reste de l'intelligence; un enfant paraît avoir le sentiment du ton, un le goût de quelque occupation mécanique, un troisième montre une certaine idée des nombres, et il est de la plus grande importance de saisir dans chaque cas ces particularités, puisqu'elles montrent dans quelle voie doivent être dirigés les efforts pour tirer, avec leur aide, les autres facultés intellectuelles de leur état de faiblesse. Pourtant, ces facultés elles-mêmes, qui sont le moins absorbées, sont encore généralement de beaucoup inférieures à ce qu'elles sont chez les autres enfants; l'habileté manuelle, le sens musical, l'aptitude à la science des nombres sont très rares. Ce qui en existe nous frappe par contraste avec les autres facultés intellectuelles, mais en elles-mêmes ces facultés sont en général très minimes (2).

Il est bon d'avoir ceci présent à l'esprit pour ne pas éprouver de désappointement sur les résultats que l'on peut obtenir dans une institution quelconque destinée à l'éducation des idiots. Enseigner la propreté, l'ordre, la tenue; instruire assez l'idiot pour le mettre en état de prendre soin de lui-même, développer ses affections, le mettre en état de lire et d'écrire, de pratiquer quelque travail manuel facile, de prendre part à quelques plaisirs simples, est un but très digne de la peine prise pour

(1) Le Dr Howe, dans les tables très intéressantes annexées à son rapport, cite quelques faits confirmatifs de cette assertion; ses mesures, toutefois, se rapportent à des adultes et non aux idiots pendant les années de l'enfance.

(2) En admettant que la sensibilité aux sons musicaux est de 10 chez les personnes ordinaires, le Dr Howe a trouvé qu'elle était de 6,3 en moyenne chez 574 idiots; le langage est comme 5 et la science des nombres comme 3 est à 10. (Voyez page 41 de l'Appendice de son rapport.)

l'atteindre ; des espérances exagérées ne contribueraient pas à sa réalisation.

Deux grandes difficultés viennent faire obstacle aux tentatives entreprises pour instruire un idiot : la première résulte de son indolence habituelle, la seconde de son inaptitude à fixer son attention. Je ne parle pas de ces cas où il y a absence presque entière de toute faculté intellectuelle, dans lesquels la garde vigilante de l'infortuné est tout ce que l'on peut faire d'utile, mais de ces exemples au sujet desquels on peut réclamer vos conseils, et dans lesquels il existe un reste de mémoire et un certain degré d'aptitude à l'éducation. En pareils cas, pourtant, vous ne devez pas porter vos espérances trop haut, sous peine d'éprouver un désappointement inévitable ; car l'enfant qui, grâce à une éducation donnée avec soin, est mis en état de répondre à certaines questions simples, et de répondre correctement à une première demande, sera pourtant hors d'état de commander suffisamment à son attention pour le faire une seconde fois, bien qu'il le puisse quelques moments après, si on lui refait la même question. Plus nous descendons l'échelle de dégradation de la puissance intellectuelle, plus cette inaptitude à fixer l'attention devient frappante, jusqu'à ce que nous atteignons au point où, la faculté de percevoir étant elle-même oblitérée, l'enfant peut rester assis, pendant des heures, sans faire attention à quoi que ce soit.

A un degré au-dessus de celui-ci, nous trouvons cette agitation perpétuelle, si caractéristique de quelques idiots qui sont constamment en mouvement, examinant chaque objet à leur portée, mais ne s'arrêtant pas plus de quelques secondes sur chacun ; infirmité mentale qui constitue un grand obstacle à leur amélioration. L'indolence habituelle de l'idiot, son aversion pour tout exercice de corps ou d'esprit existe, presque invariablement, chez tous ; et son existence peut se concilier avec l'agitation, la sorte de paresse remuante que je vous ai signalée comme étant si souvent un des traits caractéristiques de cet état.

Ces deux états fâcheux sont extrêmement difficiles à combattre avec succès, même avec les soins les mieux dirigés, tant que l'enfant reste dans la maison paternelle ; c'est pourquoi je suis toujours porté à donner le conseil de placer ces enfants dans une institution disposée spécialement pour l'instruction des idiots. Une autre raison pour agir ainsi naît de cette circonstance que la faculté d'imitation qui est, en général, très accusée chez l'idiot, devient un moyen puissant d'amendement, tandis que, d'un autre côté, il y a beaucoup de ses facultés intellectuelles qui ne peuvent se développer que dans la société d'autres enfants dont la portée d'intelligence ne diffère pas par trop de la sienne.

Pour obtenir tout ce qui est possible dans l'éducation des idiots, il est d'une grande importance de les classer avec beaucoup de soin. Ceux qui ne laissent pas d'espoir ne doivent point être mis avec ceux qui sont sus-

ceptibles de progrès. Les enfants aliénés ne doivent point être mêlés aux idiots, et les enfants de capacité très différente ne doivent pas être associés pour le travail, ni même pour leurs amusements, sans beaucoup de soin et de surveillance. Si importantes que soient la lecture, l'écriture, et la connaissance des nombres, le moment où il convient de les enseigner varie grandement suivant les cas. La mémoire des mots n'est en aucune façon un criterium sûr de l'état intellectuel d'un enfant, car l'idiot, comme un perroquet, peut souvent apprendre à répéter beaucoup de choses sur la signification desquelles il n'a pas la moindre notion. En même temps que cette acquisition de mots n'exerce qu'une très minime influence sur l'état des facultés intellectuelles, elle se perd avec la plus grande rapidité, dès qu'on en interrompt l'enseignement constant. C'est pourquoi, bien qu'elle ne soit pas sans une certaine utilité, elle ne prend en aucune façon place parmi les objectifs vers lesquels doit de préférence se tourner l'attention.

Ce n'est pas le lieu, et je n'ai assurément pas l'expérience qui me mette à même de le faire, de traiter complètement un sujet aussi vaste que l'éducation des idiots. Je dois me contenter de vous avoir signalé les traits caractéristiques de leur état, et les points sur lesquels doivent surtout porter vos efforts dans toute tentative entreprise pour en amener l'amélioration. Je ne puis rien souhaiter de mieux que de voir, d'ici à peu, les travaux des autres rendre ces observations, qui me sont propres, aussi superflues que je les reconnais imparfaites.